

Jean-Etienne LONG

## «Narcisse barricade»

1. François CUSSET, *Contre-discours de mai. Ce qu'embaumeurs et fossoyeurs de 68 ne disent pas à ses héritiers*, Actes Sud, 2008, 174 p., 16 €. Normalien, François Cusset enseigne l'histoire intellectuelle à Sciences-Po Paris, et à Columbia University in Paris, il est chercheur au CNRS, et a écrit récemment un essai sur *La décennie. Le grand cauchemar des années 80* (La Découverte, 2006).

2. Michel Foucault dès le premier volume de son *Histoire de la sexualité* indique comment la sexualité des années *seventies* est encadrée dans un discours et un régime de contrôle nouveaux, où il s'agit de favoriser – sinon obliger – l'épanouissement par la sexualité plutôt que de l'interdire et de la contraindre (cf. p. 113).

Tel est l'un des chapitres percutants du livre de François Cusset consacré à mai 68<sup>1</sup>. « Narcisse barricade », ou la mise en question des soixante-huitards officiels, ceux qui se sont auto-proclamés les héros et les leaders d'une révolution qui n'en voulait pas, ceux qui récupèrent le récit de mai 68 pour gagner une reconnaissance sociale et politique au sein d'une société médiatique et marchande que ceux de mai 68 abhorraient.

François Cusset est né en 1969, et il a le sentiment d'arriver trop tard, à la fin de la promesse, à la fin de la lutte, à la fin de l'histoire (p. 19), et de ne recevoir des témoins de mai 68 qu'un grand désenchantement. La nostalgie de ce qui n'a pas été vécu et l'espoir de nouveaux printemps de la politique le conduisent à une critique acide de ceux qu'il appelle les embaumeurs, qui transmettent les bons souvenirs de l'époque, mais pour mieux enterrer l'événement : ils désamorcent sa puissance subversive quand ils le réduisent à certains de ses effets présumés sur le plan des mœurs et de la culture.

Trop vite accusé de tous les maux ou félicité de toutes les libérations, mai 68 serait ainsi trahi de tous côtés, pour refuser de voir que ce qui advient après ne ressemble pas à ce qui faisait l'âme du mouvement. Ainsi la libération des mœurs, qu'il faudrait plutôt analyser avec Foucault comme une biopolitique de la sexualité<sup>2</sup>, diffère vraiment de l'affirmation de la polyvalence sexuelle et de la dimension militante du plaisir des acteurs de mai 68. De même la créativité et la convivialité dans le travail et dans l'éducation ne relèvent en rien d'un mouvement qui souhaitait anéantir l'entreprise capitaliste et redonner au peuple l'école républicaine (p. 113).

Quant à ceux qui regardent mai 68 à travers les dérives des années *seventies*, où la drogue, l'alcool et le sexe, et finalement la société de consommation<sup>3</sup>, comptent plus que la lutte politique, ils manquent l'événement dans son essence, si l'on peut dire, car il s'agit évidemment d'une anti-essence, d'un pur mouvement, où s'associent de manière subversive le désir et l'action, le sexe et la guérilla, l'intime et le social. La révolution y est arrachée au carcan de la discipline soviétique pour gagner le lit et la cuisine.

Ce qui aurait été à l'œuvre dans le mouvement, c'est ce que l'on pourrait appeler avec Deleuze et Guattari une 'logique mineure'<sup>4</sup>, une puissance de transformation et de changement liée à l'étrangeté à soi, à la déviation incessante par rapport aux valeurs de son groupe social d'origine, et à l'impossibilité nouvelle d'y trouver sa place (p. 71). Des jeunes que ne lie encore ni famille ni travail se jettent dans un mouvement qui les déprend d'eux-mêmes, et de la place que la société leur assignait. Libres de tous les modèles, affranchis de l'ordre social et des dogmes bourgeois comme de la discipline du parti et de l'orthodoxie révolutionnaire, tous se retrouvent alors, égaux, partageant une vie commune concrète et bien réelle, attentifs à ce « que le lieu du pouvoir reste vide » (Claude Lefort).

Avides de « changer le monde sans prendre le pouvoir » (John Holloway), libres du passé des traditions bourgeoises comme de l'avenir des dogmes messianiques marxistes, ils sortent de l'espace quadrillé et hiérarchisé, du temps cadencé et encadré, et la rupture de la répartition travail-loisir les amène à la rencontre et à l'échange incessants, toutes classes confondues. Les discours assurés et autorisés se taisent, la parole surgit, atteignant à la fois l'extrême de l'enflure rhétorique et la vérité d'un contre-pouvoir. L'utopie s'incarne, un monde hors des normes est possible, une autre vie advient.

Telle est la célébration de mai que François Cusset oppose à ses fossoyeurs : une tentative de saisir le mouvement dans sa singularité, dans sa puissance de rupture, et par dessus tout dans sa puissance d'affirmation d'une autre politique, comme action collective qui concerne directement la vie et produit de l'autonomie, sa puissance d'affirmation d'un autre être-ensemble, éprouvé dans l'arrêt des cadences plutôt que dans le rythme des tâches.

3. L'auteur renvoie bien sûr à l'analyse dérangeante de Debray en 78 (*Modeste contribution aux discours et cérémonies officielles du dixième anniversaire*, Maspero), en affirmant que ce n'est pas mai 68 qui a été absorbé, intégré et domestiqué, mais bien plutôt une version édulcorée de mai 68 (p. 50 et p. 111).

4. En référence à Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, Minuit, 1980.



5. Michel de CERTEAU et Maurice BLANCHOT sont cités comme des interprètes de mai 68 particulièrement sensibles à son aspect d'événement, de rupture, de puissance de transformation (cf. p. 55 et 130).

6. L'utopie s'est peut-être incarnée, mais à peu près comme – et beaucoup moins longtemps que – la mise en commun des biens des premiers chrétiens : impossible à faire durer, et absolument impossible à universaliser (Jérusalem ne survit dans le régime communiste qu'avec l'aide des collectes faite dans les communautés qui ne vivent pas sous le mode communiste).

7. Ou pour parler dans la ligne de *L'homme révolté* de Camus, quel oui et quelle valeur de l'homme sont-ils affirmés dans le non de la révolte de mai 68 ?

8. Cf. le reportage très remarquable de Philip Rotman, intitulé « 68 », qui présente une sélection d'archives cinématographiques de cette année-là (diffusé par France 2 le 8 avril 2008).

Le lecteur de ce brillant essai, s'il est lui aussi né trop tard, mais sans nostalgie, comprendra beaucoup mieux la fascination des chrétiens de gauche pour ce mouvement<sup>5</sup>, tant il apparaît là quelque chose du *kairos* chrétien, de cette occasion favorable, du surgissement d'une nouveauté radicale, quelque chose d'une libération inouïe d'énergie pour changer le monde, le sortir des structures de péché (capitalistes et totalitaires), et inventer un monde fraternel. Un moment où l'espoir confine à l'espérance...

Mais naîtra sans doute aussi l'impression d'une reconstruction idéalisée, sinon idéologique, de mai 68. Que pouvait-il advenir de mai sans la répression brutale des forces de l'ordre et le revirement de la population ? La liberté anti-conformiste, l'opposition à l'ordre social furent sans doute créatrices d'un certain vivre-ensemble fraternel, mais combien pouvaient-ils en faire l'expérience ? et combien de temps vit-on de ses économies et de la générosité populaire ? En tant que phénomène minoritaire et éphémère, il manquait de stature politique<sup>6</sup>. Il semble impossible de vivre durablement sur les décombres du passé, et il n'est pas évident que mai 68 ait fait la preuve de l'invalidité du « chantage de l'action contre discours, de l'urgente survie contre le luxe du refus » (p. 170). Il semble plutôt que mai 68 ne pouvait avoir lieu qu'en mai, tel un feu de paille, voire un feu d'artifice ; il n'aurait pas pu soutenir les rigueurs de l'hiver.

Et pourquoi donc la drogue, l'alcool et le sexe de mai 68 seraient-ils moins hallucinogènes et moins aliénants que la drogue, l'alcool et le sexe des années 70, dont ils seraient les dérivés caractéristiques ? Qu'ils aient eu alors un heureux effet de contre-pouvoir, qu'ils aient aidé pour un temps à vivre dans le sentiment de la fraternité, qu'ils aient même donné de l'énergie pour lutter et bâtir les barricades, c'est fort possible ; mais qu'est-ce qui a été créé au juste, en fait de fraternité et de nouvelle politique ?<sup>7</sup> Sans racines et sans futur, sans foi ni loi, et par cela même créateurs ? N'est pas Nietzsche qui veut ! si tant est que Nietzsche se serait reconnu dans mai 68...

À comparer les images des événements en France, à tout ce qui se passait effectivement ailleurs en 68<sup>8</sup>, aux États-Unis contre la guerre au Vietnam et le racisme, à Prague contre l'oppression communiste, à Mexico... mai 68 en France fait tout de même pâle figure. Apparaît surtout un mouvement anarchiste qui

ne se comprend pas lui-même, semble n'aller nulle part, n'avoir aucun objectif responsable, aucune conduite organisée.

L'idéal de mai, encore présent et actif selon l'auteur dans tous les collectifs et associations subversives qui déploient des lignes de fuite, des micro-résistances et d'infimes travaux de sape, s'enracinerait donc dans la contestation de la forme étatique du pouvoir politique moderne. D'où l'accusation portée contre la gauche d'après mai 68, considérée comme contre-révolutionnaire du fait qu'elle pense tous les problèmes humains sous l'angle de « l'État, comme formation historique, pouvoir bureaucratique et appareil idéologique » (p. 160).

Mais peut-être que cette idéalisation de mai procède encore plus profondément d'une forme idéologique de la politique, qui n'aurait de légitimité qu'à être le règne d'une égalité fraternelle et universelle (le mouvement de mai 68 était-il vraiment a-franchi de l'idéologie marxiste ?). Hélas, ceux qui donnent cette fin à l'action politique ne peuvent qu'être conduits aux pires violences totalitaires. Même si cela relève bien d'une logique possible du contrat social et de la démocratie, la question reste à poser de savoir si une société est possible sans ordre, un ordre sans pouvoir, un pouvoir sans distinction entre le commandement et l'obéissance. Quelques années avant mai 68, Julien Freund avait eu le courage de la poser, entre autres questions dérangeantes, en publiant sa thèse sur *L'essence du politique*<sup>9</sup>.

Jusqu'où finalement peut-on pousser l'éloge de la rupture ? L'auteur, sans se consoler de l'échec politique de mai 68, évoque son indubitable fécondité conceptuelle, dans la déconstruction des derniers vestiges de la philosophie scolaire opérée par Foucault, Deleuze, Lyotard, Derrida, Clastres, Barthes. Soit. Mais suffit-il d'un revers de note pour évacuer l'essai de Luc Ferry sur *La pensée 68*<sup>10</sup>, et sa mise en garde contre le discrédit de toute universalité du discours rationnel et des valeurs normatives, discrédit commun à toutes ces déconstructions ? C'est peut-être bien du fait que ce discrédit n'est pas total qu'il fut possible à l'auteur de ce *Contre-discours* d'apprendre, et qu'il lui est possible d'enseigner, d'écrire, d'être publié, et lu.

Manifestations à Caen en mai 1968. →

9. Julien FREUND, *L'essence du politique*, Sirey, 1965, plusieurs fois réédité et complété d'un appendice en 1986. L'essai récent que Pierre-André TAGUIEFF lui consacre (*Julien Freund. Au cœur du politique*, La Table ronde, 2008) insiste à mon sens de trop sur les procès *ad hominem* (liés notamment à sa dette reconnue à la pensée de Carl Schmitt), et quant à l'exposé de sa pensée même, sur le conflit et la décadence, au détriment justement des autres « présupposés » de la politique que sont la distinction entre le commandement et l'obéissance, et la dialectique entre le privé et le public.

10. Essai qui n'a pas tant vieilli, même si son propre auteur semble l'avoir complètement oublié lors de son échange avec Cohn-Bendit à la villa Gillet en janvier 2008 (cf. *Le Nouvel Observateur*, 31 janvier – 6 février 2008). En fait, Luc FERRY est co-auteur avec Alain RENAULT de *La pensée 68. Essai sur l'anti-humanisme contemporain* (Gallimard, 1986).

**Jean-Etienne LONG**